

« Philosophie du sèche-mains »

PROPOS RECUEILLIS PAR **Cristina Ion**, ET **Éric Mougenot**

DANS **REVUE DE LA BNF 2017/1 n° 54**, PAGES 97 À 103

ÉDITIONS **BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE**

ISSN 1254-7700

ISBN 9783828827333

DOI 10.3917/rbnf.054.0097

Date de mise en ligne : 12/04/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2017-1-page-97?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Bibliothèque nationale de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

« Philosophie du sèche-mains »

Entretien avec Raphaël Enthoven



PROPOS RECUEILLIS PAR CRISTINA ION ET ÉRIC MOUGENOT

Raphaël Enthoven est philosophe et homme de radio et de télévision : il anime « La morale de l'info » et « Qui vive » sur Europe 1, l'émission « Philosophie » sur Arte. Il est également l'auteur de *Matière première* (Gallimard, 2013), qui définit les objets du quotidien (le GPS, les cartes de fidélité ou encore Lady Gaga) comme point de départ de la réflexion philosophique, sans hiérarchie, à la manière des *Mythologies* de Barthes. Il revient dans cet entretien sur la médiatisation de la philosophie et ses risques, celui notamment de devenir le « philosophe de service », tout en interrogeant son rapport à l'ordinaire, quand la philosophie nous oblige à penser les objets les plus triviaux tels qu'un sèche-mains ou un urinoir.

Vous intervenez dans plusieurs médias (Arte, France Culture, Europe 1) et vous avez écrit en 2011 un livre intitulé *Le Philosophe de service*. Partons de ce titre : qui est le « philosophe de service » ?

Le « philosophe de service », c'est le mauvais génie du professeur de philosophie qui essaie de se donner d'autres estrades ; il est né du goût d'étendre son public aux dépens de ce qu'on peut avoir à dire. Plus une parole s'étend, plus il devient difficile d'en maintenir la finesse. Le philosophe

de service est mis dans une position délicate, car il fait l'objet d'injonctions contradictoires. On lui demande à la fois d'être celui qui « élève » le débat – l'ennui qui se dégage de ses paroles est une garantie d'intelligence aux yeux d'un spectateur qui ne l'écoute pas – et de faire dans la « vulgarisation », la simplification maximale de son propos pour se rendre parfaitement intelligible auprès d'un auditoire non choisi. Le problème, c'est que cette intelligibilité ne s'obtient pas à coups de simplicité mais à coups de



1 Charles de La Haie, *Socrate et ses disciples*, d'après Giovan-Francesco Romanelli, gravure, xvii^e siècle
BNF, Estampes et Photographie, BB-3-FOL

simplifications, ce qui n'est pas du tout pareil.

On peut faire à la façon de Barthes dans les *Mythologies* une phénoménologie du philosophe de service : il n'est jamais invité pour ce qu'il a à dire mais pour la façon de parler qu'il représente, quand survient un événement, une catastrophe, par exemple. Le jour où la centrale de Fukushima a explosé, j'ai été invité au « Grand journal » : on trouvait sur le plateau le spécialiste des centrales

nucléaires de service, le journaliste de service, la Japonaise de service dont la famille habite la banlieue de Fukushima et qui parle un français parfait et le philosophe de service mandaté pour expliquer que la nature échappe au contrôle de l'homme. Ça s'est très mal passé, car ce n'était pas le moment pour moi de faire des arabesques sur le mythe de Frankenstein alors que des gens étaient en train de mourir à cause des radiations. Nous étions au cœur de

l'obscénité de la machine, et c'est à cet instant-là que l'intuition du philosophe de service m'a frappé, car je l'ai vécue de très près, au cœur du système. Le philosophe de service n'est pas celui qu'on invite pour exposer sa pensée mais pour faire ce qu'on attend de lui, conformément à l'image qu'on en a et aux exigences de la loi du marché. Derrière cette tentation, il y a une notion extraordinairement dangereuse en démocratie, qui est la vulgarisation, le sacrifice de la complexité d'une parole au profit d'un public dont on présume qu'il ne peut pas comprendre les choses si on ne les lui simplifie pas.

Il n'y a donc pas de « bonne vulgarisation » ? Elle est toujours mauvaise, c'est toujours une simplification du propos, une binarisation, un renoncement à la délicatesse. Il n'y a pas de *digest* en philosophie. La vulgarisation est possible dans les disciplines où le contenu l'emporte sur la méthode. Présenter une philosophie à grands traits, c'est la manquer; on est complètement hors sujet. Parler de « vulgarisation », c'est désigner le destinataire comme « vulgaire ». L'implicite de la vulgarisation est de présenter la philosophie comme une discipline condescendante qui viendrait courber l'échine et se pencher sur la matière indigne de la vie quotidienne et de l'actualité, en essayant d'adapter son discours à la tourbe de l'une et de l'autre. Je n'ai jamais conçu la philosophie comme un exercice de redescende du ciel des idées

» La vulgarisation est possible dans les disciplines où le contenu l'emporte sur la méthode. Présenter une philosophie à grands traits, c'est la manquer.

vers la réalité du praticable, mais plutôt comme une façon de s'élever jusqu'aux objets les plus triviaux de l'existence. La source de cette démarche se trouve dans le *Parménide* de Platon : selon Parménide, tout ce qui existe peut être pensé, de la réalité la plus

triviale à la plus noble. En termes platoniciens, il existe un corrélat intelligible de toute réalité sensible : il y a une idée de la table et c'est en vertu de l'idée de la table qu'on sait qu'une table est une table. Parménide demande à Socrate si on peut appliquer cette logique à des réalités aussi moches que le poil, la boue et la crasse, ce que conteste Socrate. Réponse de Parménide : « C'est que la philosophie ne t'a pas encore pris dans ses bras. » Il n'est pas de réalité plus noble qu'une autre. Tout mérite un examen comparable. De la même manière, on peut dans une dissertation citer Lucky Luke comme Heidegger, et il est parfois plus pertinent de citer Lucky Luke quand on l'a vraiment lu plutôt qu'un Heidegger de quatrième main. Le monde est axiologiquement neutre et tous les objets peuvent donner lieu à une investigation sérieuse. On peut parler d'un sèche-mains comme on peut parler de la *Phénoménologie de l'esprit*. On échappe à l'appellation de « philosophe de service » – ou du moins on se bat contre cette tentation – en pensant les objets qu'on a sous les yeux et non en jouant le rôle qu'on nous demande de tenir. Mais c'est un travail permanent. Pour reprendre Bergson, on ne voit pas

les choses mêmes, on ne voit que les étiquettes qu'on a collées sur elles. C'est très compliqué de se recouvrir en permanence d'antiadhésif pour éviter la pose de l'étiquette de philosophe de service, en particulier quand on va dans les médias.

Vous avez un parcours brillant, vous êtes normalien, agrégé de philosophie; que faites-vous à la télévision?

J'ai enseigné, je me suis inscrit en thèse sur un sujet qui m'intéressait (« La mort de Dieu, d'Épicure à Albert Camus ») avant de m'apercevoir qu'un tel sujet ne me menait nulle part à l'université, car je n'étais spécialiste de rien. J'ai bifurqué et j'ai commencé à la radio puis à la télévision après une proposition qui m'a été faite et à laquelle je ne croyais tout simplement pas, car il me semblait contradictoire de montrer des images tout en réfléchissant : une image recouvre autant qu'elle montre. J'ai donc fabriqué un projet que je pensais irréalisable à la télévision : inviter des profs et non des gens célèbres, être détaché de l'actualité et avoir un plan séquence. J'ai posé ces trois conditions, et, à ma grande stupeur, Jérôme Clément les a acceptées. Je me suis donc retrouvé prisonnier de mes propres



**Populariser, oui.
Rendre la philosophie
populaire, selon le mot
d'ordre de Diderot, est
fondamental et exigeant,
on ne transige pas sur
le fond.**

exigences : l'émission est née d'après un cahier des charges qui était celui d'un téléphobe. Ne pas faire de la philo à la télévision mais demander à la télévision de se plier aux exigences d'un enseignement.

Vous avez prononcé le mot « enseignement »; peut-on dire que vous faites œuvre de vulgarisation ou de popularisation?

Populariser, oui. Rendre la philosophie populaire, selon le mot d'ordre de Diderot, est fondamental et exigeant, on ne transige pas sur le fond. Les textes de Diderot sont d'une difficulté extrême quand on choisit de les étudier, mais cela ne l'empêchait pas d'écrire pour tout un chacun. On peut tout dire à tout le monde; il suffit de le dire simplement, ne pas se retrancher derrière un jargon qu'on est seul à maîtriser. Il n'y a pas de démagogie à récuser le jargon, à le réduire au nécessaire. Pour le reste, il faut essayer de trouver le mot le plus simple et non le plus simplifiant. Diderot est au cœur de la démarche à travers l'*Encyclopédie*. Voltaire s'est d'ailleurs moqué du projet, auquel il ne voulait plus être associé car il le jugeait trop ambitieux : selon lui, personne n'y comprendrait rien. L'ambition de Diderot est extraordinaire, car il destine à tous l'extrême difficulté de son propos. Donc populariser, oui, autant que possible, mais en injectant non pas des certitudes, mais de l'angoisse. On n'est pas là pour rassurer.

² Raphael Enthoven, en pleine conférence philosophique sur les *Noces* d'Albert Camus, dans le cadre de l'émission « Les nouveaux chemins de la connaissance » (France Culture), Grand Auditorium de la Bibliothèque nationale de France, jeudi 14 janvier 2009
Photographie de Pascal Lafay

On a l'impression d'une omniprésence de la philosophie, et ce alors que la démarche est complètement différente de celle des intellectuels d'autrefois, qui s'engageaient, prenaient position dans l'espace public. Que demande-t-on à la philosophie aujourd'hui?

Ce qui a changé, c'est qu'on est passé de la parole des intellectuels à la parole des profs. Ce basculement repose sur un malentendu : on a demandé à la philosophie de s'occuper de nos vies. Il y a une philosophie pour gérer son stress,

pour bien manger, et même pour le petit déjeuner! La loi du marché porte au pinacle la mise en philosophie de toute réalité pratique. C'est un malentendu. Si la philosophie arrangeait l'existence, ce serait une thérapie; elle ne l'est pas. On progresse en philo quand on remplace une certitude par du doute, quand on sent le sol trembler sous ses pieds. L'indice d'une progression en philosophie, c'est l'abjuration de ce qui jusqu'à maintenant faisait office de conviction pour nous.

C'est le principe même des dialogues socratiques. Cette demande qui est adressée à la philosophie et qui en fait un avatar de la psychologie me semble un contresens, mais l'une de ses vertus collatérales est qu'on nous demande d'être profs plutôt que d'être intellectuels; on ne sollicite pas une opinion, mais plutôt des outils pour aider chacun à formuler la sienne. En cela, l'intellectuel a cessé d'être prescripteur. Mon opinion ne compte pas; elle est méprisable. Je ne suis pas là pour décliner ma vision du monde, mais pour répandre un peu de lumière sur des notions qui semblent obscures parce qu'on les regarde de loin.

Les médias jouent-ils un rôle dans cette omniprésence de la philosophie, en suscitant un certain type de contenus? Certains pensent qu'on ne peut philosopher qu'en se tenant à l'écart.

La position qui consiste à critiquer tout exercice médiatique est très confortable, comme tout snobisme. Ne pas prendre le risque d'être irradié par une parole publique, d'exposer ce qu'on sait dans l'intervalle tenu que ménage le passage à la télévision, dans les journaux ou à la radio, c'est une position de repli qui se vit comme une insoumission. Je trouve plus courageux d'aller dans les médias en sachant où on va (pour tenter autant que possible d'y distiller un contenu qui n'y est pas attendu) que de se retirer sur l'Aventin en faisant valoir qu'on est le dépositaire d'un savoir qui en lui-même est impartageable sinon avec ceux qui sont capables de l'entendre. Je ne vais pas dans les médias avec le sentiment d'aller au bordel. Ou alors si, peut-être, mais ce n'est pas désagréable, d'aller au bordel.

» Je trouve plus courageux d'aller dans les médias en sachant où on va que de se retirer sur l'Aventin en faisant valoir qu'on est le dépositaire d'un savoir qui en lui-même est impartageable...

Selon vous, il n'y a donc pas d'objet indigne pour la philosophie, mais qu'est-ce que la philosophie retire de cette réflexion sur le sport, les séries télévisées ou la mode?

Pour reprendre un des objets que vous citez, la mode est un phénomène extrêmement complexe, car il est très difficile de déterminer à quel moment s'opère ce basculement d'un usage qu'on révoque à un usage qu'on instaure. S'agit-il d'une initiative collective ou est-ce le résultat d'une sorte de processus darwinien? Penser la mode, c'est penser la persistance des altérations éphémères auxquelles les humains sont soumis, cela nous oblige à réfléchir sur les objets les plus triviaux, et, de ce point de vue, c'est passionnant. Prenez, par exemple, un sèche-mains automatique dans les toilettes. Il est établi désormais que ce genre d'appareil reprend les matières fécales en suspension dans les toilettes et les répand sur les mains alors que l'on vient de les laver. C'est le phénomène du « retour à l'expéditeur », qui renvoie lui-même à Ulysse et à l'*Odyssée* : quand Ulysse aperçoit les rivages d'Ithaque, il décide de prendre un peu de repos. Mais ses soldats, jaloux des cadeaux qu'il a reçus, ouvrent l'outre qu'Éole lui a donnée, dans l'espoir d'y trouver des trésors. Ils libèrent les

vents enfermés, ce qui déclenche une tempête qui les ramène à leur point de départ. Tout est à refaire.

Pour rester dans le même univers (des toilettes, et non de l'*Odyssee*), depuis que l'on trouve des mouches dessinées dans les urinoirs, les frais d'entretien des toilettes publiques ont été divisés, pour une raison simple : les hommes visent. Il s'agit de ce que les Américains appellent les *nudges*, qui reposent sur l'idée – théorisée par le comportementalisme – selon laquelle les humains veulent bien obéir à condition qu'ils ne reçoivent pas d'ordre. On peut tout obtenir de quelqu'un à qui on suggère quelque chose. Ce rapport à l'autorité permet de comprendre toute une série de phénomènes contemporains : par exemple, pourquoi à la cantine les fruits sont plus accessibles que les matières grasses, pourquoi au Japon il est indiqué sur chaque marche les calories que l'on perd si on emprunte les escaliers plutôt que l'ascenseur. On est dans un régime de l'incitation ; c'est l'une des modalités de ce que Tocqueville appelle le « despotisme sournois ».

Les phénomènes contemporains n'ont rien d'inédit, ils ne font que manipuler des catégories fondamentales de la pensée qu'ils revisitent à leur manière. La philosophie ne se dévergonde pas quand elle pense ces réalités triviales, elle ne s'encanaille pas, elle tente de saisir dans ce qui semble ordinaire ce qui ne l'est pas, de mettre la main sur ce qui demeure à l'intérieur de ce qui passe. Quand on fait de la philosophie du sèche-mains ou de l'urinoir, on peut donner le sentiment qu'on est une sorte de poujadiste ou de démagogue qui répand l'idée que tout le monde fait de la philo sans le savoir, alors que c'est tout le contraire. Le message délivré serait plutôt celui-ci : vous ne réfléchissez pas aux objets qui vous entourent ; vous n'adoptez pas à l'endroit du monde l'attitude réflexive qui vous permet de comprendre ce que (sans cela) vous subissez. L'enjeu est de libérer les individus de ce qu'ils subissent en leur donnant les moyens de le comprendre ou du moins de l'inscrire dans une série causale plus vaste qu'eux-mêmes.